

Quelques réflexions sur le XIX^{ème} siècle français et l'Allemagne

— entre Victor Hugo et Jules Verne —

Didier CHICHE

En France, beaucoup de représentations collectives remontent à la fin du XVIII^{ème} siècle, et surtout au XIX^{ème}. C'est en effet la centralisation de l'éducation, ébauchée par la Révolution, poursuivie par Napoléon et parachevée par la République, qui a permis le consensus des citoyens autour de grandes idées communément admises, transmises par les textes "canoniques" et par l'École, et qui ont constitué le socle de ce qu'on appelle la *mentalité* française.

Parmi ces représentations, particulièrement importante est celle de l'Allemagne. Importante parce qu'elle met face à face deux peuples qui, en moins d'un siècle, ont connu trois violents affrontements. Importante aussi, parce que cette représentation est susceptible, encore aujourd'hui, de peser sur la construction de l'Europe. Et c'est ce que je voudrais évoquer ici, en me reportant à des écrivains que l'on croit connaître (alors qu'en réalité beaucoup de leurs écrits restent à redécouvrir), mais également, et de façon complémentaire, à l'étude des "vérités" longtemps enseignées à l'École, et qui, le plus souvent indirectement, en disent long.

I. Jusqu'à 1870: de l'ignorance à l'illusion généreuse.

1. Jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle: ignorance et mépris.

C'est à partir du XIX^{ème} siècle que l'on commence vraiment, en France, à s'intéresser à l'Allemagne. Nous nous permettrons simplement une brève digression pour rappeler qu'avant le XIX^{ème} siècle, l'Allemagne a été connue, visitée et évoquée par quelques observateurs français — l'exemple le plus illustre étant celui de Voltaire. Mais le plus souvent, ce dernier ne traite de l'Allemagne que sur le mode ironique ou satirique. Le conte philosophique le plus célèbre de Voltaire: *Candide*, nous montre une Westphalie telle que peut se l'imaginer un Français lettré de l'époque: une province reculée, culturellement arriérée, peuplée de gens frustes et naïfs, tout juste assez dégrossis pour servir de public à des pseudo-intellectuels. On sait que Voltaire a eu de l'Allemagne — plus précisément de la Prusse — une pénible expérience: invité à la cour de Frédéric II pour y contribuer à la mise en place d'un *despotisme éclairé*, il ne tarda pas à se brouiller avec le souverain, et finit par prendre la fuite, emportant avec

lui les médiocres poèmes composés en français par le roi lui-même — et ce dans le but d'en amuser toute l'Europe. Soit dit en passant, en choisissant d'écrire en français, un souverain allemand ne faisait que conforter l'Europe, à commencer par la France, dans une idée communément admise: l'allemand est une langue tout juste bonne pour les domestiques et les palefreniers, mais la vraie langue de culture, c'est le français.

On peut donc dire que, dans la vision de l'Allemagne jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, ce qui prédomine, c'est un certain mépris, éventuellement teinté d'ironie. Mais il n'y a pas vraiment d'intérêt profond pour l'Allemagne. Tout au plus voit-on, dans cette contrée à demi sauvage et qui n'existe pas à l'état de nation, un champ d'expérience offert aux théories philosophico-politiques. Et en tout état de cause, le spectacle de l'Allemagne, c'est un négatif de la France, c'est ce qui conforte le Français dans ses certitudes quant à la supériorité de son modèle de civilisation.

2. Un regard nouveau mais partiel: Madame de Staël.

Tout change dès les premières années du XIXème siècle.

D'abord, à cause des campagnes napoléoniennes, qui sont l'occasion pour les Français d'une découverte des réalités allemandes.

Ensuite se produit un événement intellectuel déterminant: la publication de l'essai de Madame de Staël: *De l'Allemagne* (1810-1813).

Dans cet ouvrage important, aussi bien sur le plan littéraire que sur celui de l'histoire des idées, Madame de Staël révèle au public français un monde nouveau. Politiquement parlant, l'Allemagne n'est pas encore une nation unifiée, contrairement à la France dont plusieurs siècles de monarchie avaient réalisé la centralisation — œuvre parachevée par la Révolution, puis par l'Empire. Intellectuellement et littérairement parlant, c'est un monde qui n'est pas, comme la France, pétri par l'idéal rationalisateur et organisateur du classicisme: c'est la patrie de la spontanéité, de la littérature populaire et naïve qui puise son inspiration, non pas dans les œuvres de l'Antiquité classique, mais dans les croyances collectives, dans le folklore; tous les écrivains allemands, y compris les plus grands, sont allés s'abreuver à cette source.

En somme, nous sommes en présence d'un peuple qui demeure proche de ses origines. Car contrairement à cette nation *adulte* qu'est la France, l'Allemagne est une nation *à l'état naissant*.

Cette vision de l'Allemagne chez Madame de Staël est, pour la première fois, documentée et empreinte de sympathie. Enfin l'on se demande, en France, ce que peut apporter la connaissance de l'Allemagne. Il faut ajouter que cette vision, qui est d'abord une réflexion littéraire, a profondément influencé toute la génération romantique.

3. L'âge romantique: le temps des rêves.

Le XIX^{ème} siècle, d'abord siècle du romantisme, est, on le sait, profondément ouvert aux influences européennes, et donc à tout ce qui vient d'Allemagne.

Les représentants de la génération romantique suivent Madame de Staël, mais pour compléter, approfondir et enrichir son interprétation. C'est l'époque où Gérard de Nerval traduit Goethe, où Hoffmann trouve en France de fervents admirateurs: Nodier, Gautier, Balzac. Ce que l'Allemagne inspire, c'est un intérêt souvent enthousiaste, et le plus souvent porteur de sympathie — au delà même des vicissitudes de la politique, et malgré elles.

Je voudrais ici en donner un exemple, en évoquant un épisode historique très significatif. Il s'agit de la crise de 1840, lorsque la France avait décidé de soutenir l'Égypte contre la Turquie (cette dernière recevant l'appui de l'Angleterre, de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie). Cette crise, avant de s'apaiser, faillit entraîner une guerre européenne. Elle fut en tout cas l'occasion de poser la question du Rhin — beaucoup de Français souhaitant en effet prendre une revanche sur les défaites napoléoniennes, et reconquérir toute la rive gauche du Rhin. La question était: *le Rhin est-il la frontière naturelle de la France?* Romantiques ou non, les Français étaient unanimes à répondre à cette question par l'affirmative, puisque c'était là l'une des grandes idées de la Révolution. Mais ce n'était pas du tout l'avis de certains romantiques allemands, qui accompagnaient le pangermanisme naissant, et affirmaient que le Rhin était par essence un fleuve allemand. Le Rhin: fleuve allemand? fleuve français? fleuve frontière? Ce débat dégénéra en une violente campagne de textes nationalistes. Il y eut, du côté allemand, le *Rheinlied* de Becker: "Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, bien qu'ils le réclament dans leurs cris comme des corbeaux avides ..."¹).

La réplique la plus anodine a été donnée à Becker par Musset, en juin 1841, sous forme de boutade: "Nous l'avons eu, votre Rhin allemand:/ Il a tenu dans notre verre./ Un couplet qu'on s'en va chantant/ Efface-t-il la trace altière/ Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang? (...) Nous l'avons eu, votre Rhin allemand./ Que faisiez vos vertus germanes,/ Quand notre César tout puissant/ De son ombre couvrait vos plaines?".

Cette réplique de Musset est un texte qui ne dépasse pas le stade de la pochade — preuve que, comme la plupart de ses compatriotes, il ne prend pas très au sérieux la menace que pourrait constituer le nationalisme allemand. C'est pour lui la maladie infantile d'un peuple en devenir; mais cela passera, et en attendant, mieux vaut en rire.

Une réponse d'un tout autre ton a été apportée à Becker par deux grands maîtres de la génération romantique, tous deux — sans s'alarmer plus qu'un Musset des manifestations nationalistes allemandes — plaidant pour l'apaisement et la pacification.

L'un, c'est Lamartine, qui écrit *La Marseillaise de la Paix*,²⁾ — texte en fait antérieur à celui de Musset, puisque sa rédaction est de décembre 1840. Long poème d'inspiration pacifiste et universaliste: une anti-Marseillaise en quelque sorte, chant de paix, et non hymne guerrier. "Déchirez ces drapeaux! Une autre voix vous crie:/ L'ignorance et la haine ont seule une patrie; La fraternité n'en a pas! (...) Je suis concitoyen de toute âme qui pense;/ La vérité, c'est mon pays!"

Ces appels à la paix fondés sur l'universalisme des Lumières sont accompagnés d'un hommage au peuple allemand, hommage qui résume bien à lui seul l'image de l'Allemagne forgée par la génération romantique.

Les Allemands sont crédités d'une qualité nouvelle: ils sont *graves*. "Vivent les nobles fils de la grave Allemagne!/ (...) Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine;/ Leur pensée y descend dans un vague profond (...)."

Ce qu'on prenait au XVIIIème siècle pour de la lourdeur est en réalité de la profondeur. Nous sommes en pleine psychologie romantique. Le penseur semble gauche: c'est qu'il est profond. Si l'intelligence française est fondée sur la raison discursive, l'intelligence allemande, elle, repose sur l'intuition. L'Allemand n'est pas moins intelligent que le Français, comme certains se plaisaient à le croire au siècle précédent: il pense autrement, c'est tout. Et si ce primat donné à l'intuition a pu être pris pour de la lourdeur ou de la confusion, c'est une illusion à détruire.

L'autre grande réplique, c'est celle de Victor Hugo, le pape du romantisme. Victor Hugo a fait en 1839 et 1840 un voyage en Rhénanie qui a donné lieu à un journal de voyage: *Le Rhin, lettres à un ami*.³⁾ C'est une somme de trente-neuf lettres (souvent écrites à Paris après coup) évoquant plusieurs villes ou sites rhénans: Aix-la-Chapelle, Cologne, Mayence, Francfort, Heidelberg, etc. À ces descriptions s'ajoutent des considérations d'ordre général — notamment d'ordre historique et politique-, une très longue conclusion et une préface qui est de juin 1842. Hugo évoque bien sûr la querelle du Rhin, mais pour adopter lui aussi une attitude conciliatrice: certes, les traités de 1815 sont injustes, et donc susceptibles d'être renégociés. Mais il faut "maintenir le droit de la France sans blesser la nationalité de l'Allemagne."⁴⁾ Car l'Allemagne est pour lui "la collaboratrice naturelle de la France."⁵⁾ Et cette Allemagne, il ne se défend pas de l'aimer: "L'Allemagne, il ne le cache pas, est une des terres qu'il aime et une des nations qu'il admire. Il a presque un sentiment filial pour cette noble et sainte patrie de tous les penseurs. S'il n'était pas Français, il voudrait être Allemand."⁶⁾

Pourquoi la patrie de tous les penseurs? C'est que pour Hugo, le poète est le penseur par excellence, et la patrie de la poésie, c'est l'Allemagne. De même que la Hollande est le pays du commerce, l'Allemagne est celui des poètes, et "... la Hollande et son commerce, l'Allemagne et sa poésie, se dressent, comme les deux

grands aspects de l'esprit humain, sur l'horizon de Cologne ...⁷⁾ En ce qu'elle est comme la France une nation de penseurs, l'Allemagne est appelée à la rejoindre et à s'entendre avec elle. "Heureusement, ni la France ni l'Allemagne ne sont égoïstes. Ce sont deux peuples sincères, désintéressés et nobles; jadis nations de chevaliers, aujourd'hui nations de penseurs; jadis grands par l'épée, aujourd'hui grands par l'esprit."⁸⁾ Voilà pourquoi "l'alliance de la France et de l'Allemagne, c'est la constitution de l'Europe."⁹⁾ L'Allemagne est naturellement bonne et pacifique: elle est appelée à fonder, de concert avec la France, l'unité de l'Europe future. De ce fait, Hugo n'a pas lieu de s'inquiéter du nationalisme allemand, crise passagère. Au contraire: les habitants de l'Allemagne, dit-il, nous aiment bien. "(...) Les allemands sont beaucoup moins hostiles à la France que ne le croient les français."¹⁰⁾ Il en veut pour preuve ce dialogue dans une rue de Cologne avec un vieillard qui manifeste sa sympathie pour la France et pour Napoléon. Et Hugo de conclure: "Toute cette rive du Rhin nous aime — j'ai presque dit nous attend."¹¹⁾

Vision idéaliste de l'Allemagne, donc; vision empreinte de sympathie, et que Hugo va compléter une vingtaine d'années plus tard, en 1864, dans un autre texte très intéressant: *William Shakespeare*.¹²⁾

Texte qui se voulait initialement de critique littéraire, pour présenter la traduction que le fils de Victor Hugo, François-Victor, avait faite du théâtre shakespearien. Mais très vite, Hugo s'est écarté de son propos initial, et en a fait un gros ouvrage (trois cents pages environ) riche de considérations multiples d'ordre esthétique et intellectuel. Il y a en particulier une réflexion approfondie sur ce qu'est le génie, et cette réflexion donne lieu à des évocations multiples: les grands génies de l'humanité, et les civilisations. Dans ce cadre, il y a notamment une description de l'Allemagne.

Et là, Hugo retrouve et approfondit la vision lamartinienne. Après avoir rappelé que l'Allemagne est le creuset culturel de l'Europe, qu'elle a des affinités aussi bien avec la culture grecque ou française qu'avec la culture slave, il décrit ce qu'il appelle l'*esprit allemand*: "L'esprit allemand est brumeux, lumineux, épars. C'est une sorte d'immense âme nuée, avec des étoiles. Peut-être la plus haute expression de l'Allemagne ne peut-elle être donnée que par la musique. La musique, par son défaut de précision même qui, dans ce cas, est une qualité, va où va l'âme allemande."¹³⁾

Face à la France, pays du discours organisé, nous voici au pays de la musique: face à la raison, voici l'intuition. Ce qui explique que ces deux nations de penseurs soient complémentaires (car si l'on pense des deux côtés du Rhin, ce n'est pas de la même manière) — et cela dans tous les cas cas justifie l'optimisme et la foi en l'Europe que Hugo affirmait déjà dans *Le Rhin*.

Il faut d'ailleurs noter que Hugo est, dans ces lignes de *William Shakespeare*, à l'origine d'une tradition de pensée très féconde: cette germanophilie qui fait de la

musique l'expression par excellence du peuple allemand préfigure en effet celle de Romain Rolland, auteur d'une biographie de Beethoven, et lui-même musicien.

Beethoven? Il se trouve que justement, Hugo le cite dans *William Shakespeare*: "La musique est le verbe de l'Allemagne (...). Aussi peut-on dire que les plus grands poètes de l'Allemagne sont ses musiciens, merveilleuse famille dont Beethoven est le chef. (...) Le grand allemand, c'est Beethoven."¹⁴⁾

Résumons: pour beaucoup Français de la génération romantique, l'Allemagne est fondamentalement bonne. Elle est le complément de la France: pays de l'ombre quand la France est celui de la clarté, de l'intuition quand la France est celui du raisonnement. Ses penseurs ne sont pas moins profonds que les nôtres: ils donnent à notre cartésianisme une réplique nécessaire et naturelle. Car les Allemands sont un peuple jeune, plus proche que les Français de l'état de nature. Et ce peuple jeune, pour se constituer en nation unitaire, doit compter sur la bienveillance de la France. L'Allemagne peut s'inspirer de l'exemple français: le peuple de la nature s'appuiera sur celui de la civilisation.

L'époque romantique met l'Allemagne à la mode: elle crée et popularise des thèmes, voire des lieux communs, qui se perpétueront jusqu'au siècle suivant.

Répetons-le: le nationalisme allemand naissant n'est pas alors ressenti comme une menace par les Français. Seule la Prusse, lointaine et foncièrement hostile, elle, à la France, pourrait être tentée d'instrumentaliser le sentiment national allemand pour l'utiliser contre la France. Mais la Prusse n'est pas toute l'Allemagne; et l'agressivité anti-française manifestée ouvertement par quelques intellectuels allemands n'est pas prise au sérieux en France. Ce n'est, pense-t-on, qu'une crise passagère.

Belle confiance, donc. Car s'il y a quelque chose de frappant dans l'image de l'Allemagne telle que les romantiques français l'ont cultivée, c'est bien cela: ils ont vu d'abord ce pays comme ils souhaitaient et même rêvaient qu'il fût. Naïveté ou ignorance? Ni Lamartine ni Hugo ne parlent allemand, et c'est en vain qu'un Heine tentera de mettre en garde les Français. Car il y a bien un malentendu entre romantiques français, tout à leurs rêves universalistes et européens, et romantiques allemands, souvent travaillés par des tentations nationalistes, voire pangermanistes. Ce que beaucoup de romantiques français pensent de l'Allemagne est simple, et même simpliste: *l'Allemagne est foncièrement bonne, donc il n'y a rien à redouter de son nationalisme. Face à la France, pays du discours rationnel, l'Allemagne est la patrie de l'instinct et de l'intuition; c'est que le peuple allemand est le peuple de la Nature.* Peuple simple et débonnaire? Le réveil sera douloureux.

II. Le traumatisme de 1870 et ses conséquences.

Les romantiques, on l'a vu, pensaient naïvement que, pour construire son unité, l'Allemagne pourrait faire appel à la France. Mais aux yeux d'un Bismarck, rien de tel, pour affirmer l'existence d'une nation, que de s'appuyer sur la haine: l'Allemagne unifiée est née de la défaite française, en 1870. Ce pragmatisme cruel est un véritable choc, d'autant plus fort que nos romantiques ne l'avaient pas prévu. C'est un traumatisme: la France perd deux provinces, l'Alsace et la Lorraine, et va vivre plus de quarante décennies dans l'attente de la revanche. Son amour déçu pour l'Allemagne va se transformer en une haine violente, chargeant la figure de l'Allemand de tous les péchés imaginables. Mais attention: il ne s'agit plus de la même Allemagne; la *bonne* Allemagne de nos romantiques est rhénane, la *mauvaise*, celle de la Troisième République, est prussienne. De quels textes parler pour rendre compte de ce renversement soudain des perspectives? Car si, dans la France de la fin du XIX^{ème}, on a le droit de haïr l'Allemagne, si cela est même considéré par certains comme un devoir patriotique, du moins doit-on le faire dans les règles: le positivisme triomphant de la Troisième République ne saurait ériger la fureur haineuse en principe de morale publique.

C'est le pourquoi de l'adage: *Pensez-y toujours, n'en parlez jamais*, qui exhorte la jeunesse à préparer la reconquête de l'Alsace-Lorraine. Si cette reconquête doit effectivement se faire — et tout le monde, en France, est persuadé qu'elle se fera-, il faut s'y préparer en silence. On sait qui est l'adversaire; et la revanche à laquelle on se prépare est un tabou au sens propre du terme: ce que l'on ne dit jamais, mais à quoi l'on pense d'une manière obsessionnelle.

1. Dans l'éducation.

Obsession silencieuse, donc. Et j'en veux pour témoignage toute la "littérature" scolaire en usage dans les écoles de la République pendant le dernier tiers du XIX^{ème} siècle, et jusqu'à la première moitié du siècle suivant.

Je prendrai l'exemple d'une texte emblématique, et qui a formé plusieurs générations d'écoliers: *Le Tour de la France par deux enfants*.¹⁵⁾

Il s'agit d'un livre de lecture pour les enfants des écoles primaires, sorti en 1877, et dont l'auteur est un certain G. Bruno (pseudonyme de Mme Fouillée, épouse d'un philosophe aujourd'hui presque oublié, et qui fit le choix de ce nom par conviction anticléricale, en hommage à Giordano Bruno). Ce texte raconte l'histoire de deux orphelins, André et Julien, âgés respectivement de quatorze et sept ans. Ils sont de Phalsbourg, en Lorraine, et le récit commence précisément en 1871, au moment où la Lorraine est annexée par l'Allemagne. Leur père est veuf, c'est un charpentier

patriote et vertueux. Désireux de rester français, il souhaite quitter la Lorraine, mais un accident lui coûte la vie; il n'a guère que le temps, avant de mourir, de les engager d'un seul mot: *France*, à fuir leur ville désormais allemande. Voilà donc nos deux enfants quittant clandestinement Phalsbourg (en principe, les Allemands interdisent à tout orphelin de partir), à la recherche d'un oncle dont ils ne savent rien, sinon qu'il se trouve à Marseille. Cette quête est l'occasion d'un voyage, d'une découverte de toutes les provinces françaises dont sont évoquées, au passage, la géographie, les activités, et les grandes figures historiques. Le voyage se termine, comme il se doit, par une découverte de Paris; en compagnie de l'oncle retrouvé. Ce manuel est donc autant un livre d'histoire et de géographie qu'un livre de lecture.

Voyage d'apprentissage, donc; mais surtout, voyage d'*appropriation*. C'est en effet cette découverte progressive de la France qui va inculquer aux deux enfants le sentiment d'appartenance nationale. En somme, être français, cela n'est pas donné par la naissance; cela se mérite, cela se conquiert. L'émouvant chapitre de conclusion: *J'aime la France*, est très explicite à ce sujet: "Quand je pense, conclut le petit Julien, que nous avons eu tant de mal pour être Français et que nous le sommes maintenant!"¹⁶⁾ Pour appartenir à la France, il suffit de le vouloir vraiment. Ce que les deux enfants ont gagné — le droit de se dire français-, ils ne leur doivent qu'à leur volonté. S'ils s'étaient abandonnés à la fatalité de la naissance, ils auraient dû se résigner à être allemands. Mais à la nationalité subie — celle de l'Allemagne-, à la nationalité liée à un sol et que l'on doit accepter comme un destin, ils ont préféré la citoyenneté choisie, assumée en pleine conscience et volontairement, et construite sur un socle historique: celui de la culture et des valeurs. Il y a là, évidemment, un écho du débat sur la nationalité, débat important dans l'Europe des années 1870: l'appartenance à une communauté procède-t-elle d'une volonté individuelle, ou bien est-ce simplement une fatalité liée à la naissance? La réponse française est claire: tous les hommes de bonne volonté seront les bienvenus dans la nation nouvelle. Pour l'Allemagne, ce qui compte avant tout, c'est la race, indépendante des choix individuels. On sait qu'en 1870, deux historiens, le Français Fustel de Coulanges, et l'Allemand Theodor Mommsen, s'étaient affrontés sur ce sujet, à propos de l'Alsace.¹⁷⁾ Pour l'Allemand, les Alsaciens sont de race germanique: ils n'ont donc pas le choix, et ne peuvent qu'appartenir à l'Empire allemand. Pour le Français, l'appartenance ethnique est secondaire: s'ils veulent appartenir à la France, si c'est leur choix, nul n'a le droit de le leur refuser. C'est donc bien une réflexion sur la nationalité qui nourrit d'abord cet ouvrage. En affirmant le primat d'une appartenance nationale fondée sur la volonté, on rejette dans l'ombre ce nationalisme primitif, ce nationalisme d'instinct et de race, ce nationalisme barbare dont l'Empire allemand est le porte-parole.

Car si l'Allemagne apparaît dans ce texte, ce n'est jamais directement: c'est toujours en négatif. L'Allemagne, c'est d'abord l'anti-France, une entité qui n'est vue qu'en négatif; et en parler explicitement, c'est lui faire trop d'honneur. À la fin du récit, les enfants retournent dans leur ville natale en compagnie de leur oncle, pour y faire régulariser leur situation administrative, et ce qui est frappant, c'est que l'on n'y trouve aucun Allemand de chair et de sang: il n'y a que les "autorités allemandes". Le style même rend bien le caractère impersonnel, anonyme, d'un pouvoir sans âme: "Comme ils étaient en règle pour toutes les formalités nécessaires, acte en fut dressé sans obstacle."¹⁸⁾ Autant dire que l'Allemagne est un trou noir qu'il vaut mieux ignorer — même si toutes les pensées tournent, sans qu'il soit besoin de la formuler explicitement, autour de la même question: quand la France récupérera-t-elle l'Alsace-Lorraine?

Car si les textes sont muets, les cartes, elles, ne le sont pas vraiment. Et ce qu'elles représentent, c'est une Alsace-Lorraine encadrée à part: non plus, hélas, partie intégrante du territoire français, mais pas non plus intégrée pleinement à l'Allemagne — l'artifice du cartographe suppléant ainsi aux pesants silences du texte.

En somme, dans ce manuel scolaire, l'Allemagne est une grande absente: l'Allemand, c'est l'ennemi, certes, mais on ne le regarde pas en face. Il est plongé dans les ténèbres.

2. Dans la littérature.

Pour le voir sortir de ces ténèbres, il faut regarder moins du côté de la pédagogie que de celui de la littérature. Alors bien sûr, il existe toute une production littéraire ultra-nationaliste et belliciste; mais notre propos n'est pas ici d'analyser ces textes qui sont de valeur littéraire très inégale. Il y a un abîme entre Barrès et Déroulède; et tout le monde connaît bien sûr *La Dernière Classe*, d'Alphonse Daudet ... Mais si l'on veut se faire une idée de ce que pouvait être une littérature "officielle" — ou du moins "édifiante" — sous la Troisième République, mieux vaut chercher du côté de son plus éminent représentant: Jules Verne.

Jules Verne n'était pas, au départ, un auteur pour la jeunesse. Il avait d'abord ambitionné de se placer dans le sillage de Hugo et de Dumas. C'est bien plus tard, dans les années 1860, qu'il a fait une rencontre décisive: celle de l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, qui souhaitait créer une collection de romans instructifs. Jusqu'alors en effet, la littérature édifiante était d'inspiration catholique. Hetzel avait pour ambition de soustraire cette littérature à l'influence de l'Église, pour former une génération de citoyens libres, informés des conquêtes de la science. La chute du Second Empire ne pouvait qu'accélérer ce mouvement vers une nouvelle littérature édifiante, républicaine et positiviste, c'est-à-dire pénétrée des valeurs de son temps: foi en l'individualisme

portée par la philosophie des Droits de l'Homme, foi en la Science. Il s'agissait d'inculquer la croyance en l'Homme; bien plus que la croyance en Dieu. Il fallait aussi faire voyager, montrer des pays lointains, difficilement accessibles à la majorité des Français d'alors. Bref, sans vraiment l'avoir cherché, Jules Verne s'est vu assigner cette tâche: contribuer de son talent à la création de cette littérature. Ainsi est née, sous sa plume, la collection des *Voyages extraordinaires*, série de romans qui emmènent le lecteur au quatre coins du monde. Jules Verne est considéré essentiellement comme un auteur d'anticipation; il a, dit-t-on communément, annoncé avec génie les conquêtes futures de la Science: le cinéma dans le *Château des Carpathes*, l'aviation dans *Robur le Conquérant*, les voyages spatiaux dans *De la Terre à la Lune*. C'est effectivement un aspect important de son œuvre. Mais il y en a un autre, non moins important et auquel on ne pense pas tellement, qui est l'aspect politique. Les romans de Jules Verne mettent en scène des personnages de tous pays. Et une nation aussi importante que l'Allemagne ne pouvait pas ne pas apparaître dans cette œuvre. Question délicate: comment parler à la jeunesse de ce puissant ennemi? C'est de cela que je voudrais traiter ici, en évoquant deux romans qui ne sont — et c'est bien dommage — pas tellement connus.

L'un est un roman réédité sous sa forme d'origine il y a quelques années: *Le Secret de Wilhelm Storitz*.¹⁹⁾ Il s'agit là du dernier texte remis par Jules Verne à son éditeur. Audacieuse fiction, puisque c'est l'histoire de l'homme invisible. Pour résumer ce récit en quelques mots, disons qu'il s'agit d'un savant fou qui, ayant percé le secret de l'invisibilité, met cette formidable découverte au service de passions négatives: ambition et haines personnelles, et aussi pangermanisme, qui l'amène à multiplier les provocations au milieu de Magyars sur qui pèse l'ombre formidable de l'impérialisme germanique. C'est ainsi que lors d'une fête réunissant des patriotes magyars, il entonne — sans que l'on puisse évidemment savoir d'où vient ce chant — un hymne violemment agressif, et qui rappelle à l'assistance terrifiée que l'Allemagne est proche, prête à frapper impitoyablement ceux qui défient sa puissance.²⁰⁾ Ce roman donne de l'Allemand une image caricaturale, ridicule à nos yeux, mais précise: c'est d'abord un être foncièrement mauvais, imbu de sa puissance, et arrogant; c'est aussi un être qui fait de la Science un usage tout à fait pervers. Les conquêtes de la Science devraient servir au bonheur de l'humanité: mais aux mains d'un Allemand, elles sont mises au service de la volonté de puissance.

Le même thème était présent, de manière pour nous plus saisissante encore, dans un roman antérieur, sorti en 1879: *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*.²¹⁾

Que faire d'un gros héritage inopinément tombé du ciel? La question se pose un jour à deux personnages que tout oppose: un Français, le débonnaire docteur Sarrasin, et un Allemand, l'inquiétant professeur Schultze, qui du jour au lendemain se

retrouvent l'un comme l'autre à la tête d'une immense fortune. Ils se partagent la somme, dont ils vont se servir pour réaliser la Cité de leur rêves. D'entrée de jeu, le docteur Sarrasin annonce à ses amis son programme: "Messieurs, (...) cette cité que chacun d'entre nous voit déjà par les yeux de l'imagination, (...) nous y appellerions les familles honnêtes que la pauvreté et le manque de travail auraient chassées des pays encombrés. Celles aussi (...) à qui la conquête étrangère a fait une cruelle nécessité de l'exil, trouveraient chez nous l'emploi de leur activité, l'application de leur intelligence, et nous apporteraient ces richesses morales, plus précieuses mille fois que les mines d'or et de diamant."²²⁾ Aspiration d'un idéaliste généreux: la Cité idéale sera ouverte à tous, sans distinction d'origine: c'est une citoyenneté fondée sur la volonté d'appartenance, la volonté de faire quelque chose ensemble. À ce rêve s'oppose le cauchemar du professeur Schultze. On apprend en effet que ce dernier est l'auteur d'un mémoire intitulé: *Pourquoi les Français sont-ils atteints à des degrés différents de dégénérescence héréditaire?*²³⁾ Méprisant pour les Français comme pour toutes les races autres que la germanique, professeur à l'Université d'Iéna, "connu pour ses travaux sur les différentes races humaines — travaux où il était prouvé que la race germanique devait les absorber toutes"²⁴⁾, il voit comme inéluctable "l'effondrement de la race latine, son asservissement à la race saxonne, et sa disparition totale de la surface du globe."²⁵⁾ Tout oppose donc les deux hommes, et il y a dans l'évocation de leur conceptions antagonistes un rappel du débat sur l'appartenance nationale, auquel je faisais allusion un peu plus haut. D'un côté, une appartenance subie comme une fatalité; de l'autre, une citoyenneté assumée comme un choix, la nation étant, selon l'idée d'un autre contemporain de Jules Verne: Ernest Renan, un *plébiscite de tous les jours*.

Voilà donc un roman qui fait clairement écho à un débat intellectuel très à la mode. Nos deux personnages se mettent, chacun de son côté, à construire côte à côte la cité de leur rêves. Il choisissent pour ce faire une zone du sud de l'Oregon. La cité du docteur Sarrasin s'appelle France-Ville: l'espace y est aménagé très rationnellement, et selon des principes d'hygiène stricts. C'est avant la lettre un État-providence, avec un système de santé organisé et fondé essentiellement sur l'assistance des malades à domicile, et c'est aussi une cité écologique, soucieuse de limiter la pollution de l'air: la fumée produite par chaque foyer est canalisée dans des tuyaux, dirigée vers des fourneaux et épurée du carbone qu'elle transporte, avant d'être évacuée dans l'atmosphère, à une hauteur de trente-cinq mètres. Pour que soit garantie à tous une qualité de vie optimale, à tous les carrefours se trouve un jardin public, et chaque maison est entourée d'arbres. Pour être citoyen, il suffit de savoir se rendre utile, et de s'engager à respecter les lois.²⁶⁾

Tout autre est la cité du professeur Schultze: c'est Stahlstadt, la Cité de l'Acier. Sa

population est essentiellement d'origine allemande, et c'est un État-usine. Toutes les énergies sont exclusivement consacrées à faire de l'acier, et à fondre des canons. Cette cité est "une masse sombre, colossale, étrange."²⁷⁾ Un peu plus haut, on lit que "l'air est chargé de fumée et pèse comme un manteau sombre sur la terre. Pas un oiseau ne le traverse, les insectes mêmes semblent le fuir, et de mémoire d'homme on n'y a vu un papillon."²⁸⁾ "Le ciel est voilé d'un rideau noir, sur lequel passent par instants de rapides éclairs rouges. Le vent apporte un grondement lointain, pareil à celui d'un tonnerre ou d'une grosse houle, mais plus régulier et plus grave."²⁹⁾

Dans cette cité qui réduit les individus à l'état d'instruments, règnent la méfiance, le secret et un autoritarisme de fer: "... on chercherait vainement les vestiges de [la] liberté ..."³⁰⁾. Il n'est pas jusqu'aux qualités de l'âme allemande, telle que les voit le XIX^{ème} siècle, qui ne soient mises au service de cet enrégimentement: la "précision dans les manœuvres est la grande force allemande. Elle procède du sentiment musical inné dans la race germanique."³¹⁾ En un mot, c'est un régime totalitaire, au service d'une ambition folle. Le professeur Schultze ne s'en cache pas: l'Allemagne a pour mission de conquérir le monde³²⁾ au nom d'un vitalisme sans scrupule, et au mépris de toute considération éthique: "Le droit, le bien, le mal, sont choses purement relatives et toutes de convention. Il n'y a d'absolu que les grandes lois naturelles. La loi de concurrence vitale l'est au même titre que celle de la gravitation."³³⁾ Culte de la force vitale, mépris de toute morale, retour à un ordre fondé en nature ... tout cela en dit long sur l'"idéologie allemande" selon Jules Verne. Il faut, dit Schultze, écraser tous ceux qui seraient tentés de contrecarrer cette ambition, et asservir ou exterminer les races inférieures. La première cible, c'est évidemment France-Ville, qui est pour le professeur Schultze un repoussoir, et doit lui servir à mettre en pratique une arme d'anéantissement nouvelle: des projectiles asphyxiants, qui entraîneront la mort immédiate de tout être vivant situé dans leur rayon d'action. "En une minute, il ne restera pas un être vivant sur une superficie de mille hectares!"³⁴⁾ Et en proie à son délire, le professeur imagine déjà "cette mort subite, arrivant sans bruit à cent mille hommes à la fois, par une nuit calme et sereine"³⁵⁾.

Par son horreur, son absurdité, ce projet fou est voué à l'échec, et le courage d'un jeune Alsacien (comme par hasard!) viendra se mettre en travers de cette ambition folle. Ce détail à son importance et renvoie à ce que j'ai dit plus haut: l'Alsacien est la figure exemplaire du patriote français, puisqu'il a choisi de fuir sa terre occupée pour affirmer hautement qu'il refuse la fatalité de l'appartenance ethnique. L'Allemand finira victime de sa folie, enfermé dans son délire que symbolise ce réduit où l'on découvrira son cadavre. Mais l'alerte aura été chaude ...

Ancré dans une actualité douloureuse, ce texte est saisissant. Au delà de ce qu'il peut avoir de caricatural et de simpliste, il annonce les tragédies qui marqueront

l'histoire européenne du XX^{ème} siècle. Mais le moins que l'on puisse dire est qu'il ne plaide pas pour l'apaisement ...

Conclusion: illusions ou prophéties?

Bref, nous avons vu le XIX^{ème} siècle en proie à plusieurs tentations contradictoires ou complémentaires — c'est selon. Naïveté de l'époque romantique, d'abord, qui est à la mesure de la désillusion qui suivra la guerre de 1870.

Résumons: la première moitié du siècle admire ce peuple proche de la nature, cette nation de poètes qui est encore, politiquement parlant, dans l'enfance. La seconde moitié du siècle redoute cette nation militarisée, peuplée de savants fous aux ambitions démiurgiques, et qui oppose au nationalisme de la raison et de l'élection la conception barbare d'une nation ethnique. C'est qu'il ne s'agit pas de la même Allemagne: il y a un abîme entre la Rhénanie des rêves romantiques, et la Prusse de la fin du siècle. Jamais, au demeurant, les regards portés sur l'Allemagne n'ont été sereins. Dans les deux cas, ce qui tient lieu de raisonnement, ce sont le plus souvent des *a priori* — positifs ou négatifs. Parfois ces *a priori*, traités par le génie, aboutissent à des textes tout à fait remarquables. Mais que ce soit pour le déplorer ou simplement le constater, il faut bien reconnaître qu'au départ, ce qui prédomine dans cette vision de l'Allemagne, c'est l'*esprit de système*, avec tout ce qu'il véhicule d'incompréhension profonde, ou de vérité partielle. Alors bien sûr, on peut le déplorer. Mais on peut aussi relativiser les choses: après tout, l'Allemagne n'est pas le seul pays à avoir fait les frais de cet esprit-là, et l'on pourrait, en envisageant de quelle manière ont été, en France, perçues d'autres nations: Angleterre, Espagne, États-Unis d'Amérique, faire tout aussi bien l'histoire de ces incompréhensions partielles dans lesquelles un peuple s'enferme lorsqu'il choisit de voir les autres tels qu'ils *doivent* être pour soutenir, en négatif, une certaine vision des rapports entre nations, du monde ou de l'homme.

Ces lieux communs en disent plus long sur la France que sur l'Allemagne. Le premier germaniste venu ne se ferait pas faute de le rappeler: le plus souvent, la réalité allemande dans sa richesse et dans sa complexité est ignorée. Mais les mythes ont la vie dure. Et pour l'Allemagne, ces deux mythes concurrents et complémentaires se sont perpétués. L'Allemagne romantique, en particulier, ce rêve de papier, n'a jamais cessé d'être présente, lors même que, à Paris comme à Berlin, on se préparait à la guerre: à l'heure où un Apollinaire s'embarquait sur le Rhin, la surenchère nationaliste prenait, sous la plume d'un Péguy, les accents les plus inquiétants. Et quelques années après ce qu'on allait appeler la Grande Guerre, l'Allemagne tendre, magique et mystérieuse, l'Allemagne du rêve romantique, serait de retour avec Giraudoux. L'Allemagne, pays de l'instinct, de la nature? Le thème reparaît dans le grand roman d'Albert Cohen:

Belle du Seigneur (1968), cette fois comme principe d'explication du nazisme — le peuple de la Nature ne pouvant que vouer une haine inexpiable au peuple de la Loi. Les mythes se succèdent et se contredisent; mais après coup et envisagés d'un point de vue plus élevés, ils peuvent aussi se compléter. Il est significatif qu'un écrivain aujourd'hui injustement oublié, mais qui fut à coup sûr l'une des grandes consciences de son temps: Romain Rolland, héritier s'il en fut du XIX^{ème} siècle, ait repris dans ses écrits ces deux traditions: à côté du *Jean-Christophe*, hommage à l'âme allemande et à son langage par excellence: la musique, il y a les protestations solennelles qu'a élevées Rolland contre les crimes de guerre perpétrés au nom du Kaiser; il y aura aussi, bien sûr, le refus de se laisser honorer par l'Allemagne nazie. Et l'on connaît, après la Seconde Guerre Mondiale, la boutade de Mauriac, si germanophile qu'il se félicitait qu'il y eût deux Allemagnes. S'il y a pour les Français deux Allemagnes, la matérialisation politique de cette réalité par la création, au lendemain de la guerre, de deux États, était, aux yeux de beaucoup d'entre eux, dans l'ordre des choses — comme le serait le traité de l'Élysée, réconciliation attendue avec l'Allemagne rhénane de Lamartine et de Hugo. Preuve, s'il en était besoin, que "les utopies d'un siècle sont les faits du siècle suivant."³⁶⁾

Notes

- 1) Pour cette traduction du texte allemand et la réponse de Musset, nous nous reportons à: Musset, *Œuvres complètes*, Seuil (coll. "L'intégrale"), Paris, 1963.
- 2) Lamartine, *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard (coll. "Pléiade"), Paris, 1963.
- 3) Nous nous reportons à: Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Robert Laffont (coll. "Bouquins"), Paris, 1987, *Voyages, Le Rhin* (notice et notes d'Evelyn Blewer).
- 4) *Le Rhin, Préface*, p. 6.
- 5) *Ibid.*, p. 9.
- 6) *Ibid.*
- 7) *Lettre dixième*, p. 82.
- 8) *Conclusion, XVI*, p. 427.
- 9) *Ibid.*, p. 426.
- 10) *Préface*, p. 4.
- 11) *Lettre dixième*, p. 83.
- 12) Nous nous reportons à: *William Shakespeare*, Flammarion, Nouvelle Bibliothèque Romantique, Paris, 1973 (introduction par Bernard Leuilliot).
- 13) *William Shakespeare, Première partie, Livre II, v*, p. 93.
- 14) *Ibid.*, p. 94.
- 15) *Le Tour de la France par deux enfants*, 47^{ème} tirage, Belin, Paris, 1957. Sur ce texte, voir l'article très complet de J. et M. Ozouf: "Le Tour de la France par deux enfants", dans *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Gallimard, nouvelle éd., 1997, I, pp. 277-301.
- 16) *Le Tour de la France par deux enfants, CXXI*, pp. 304-305.
- 17) Voir en particulier Fustel de Coulanges: "L'Alsace est-elle allemande ou française: réponse à M.

Mommsen", *Revue des deux mondes*, 1870.

- 18) *Le Tour de la France par deux enfants*, CX, p. 276.
- 19) L'Archipel, Paris, 1996.
- 20) *Le secret de Wilhelm Storitz*, VII, p. 86.
- 21) Nous nous reportons à l'édition de ce roman en Livre de Poche, Librairie Générale Française, Paris, 2002. Précisons que ce texte s'inspire d'un manuscrit du communard Grousset.
- 22) *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, III, p. 42.
- 23) *Ibid.*, p. 46.
- 24) *Id.*, IV, p. 60.
- 25) *Ibid.*
- 26) *Id.*, X, pp. 145-161. Une précision toutefois: il est bien spécifié, au début de ce chapitre consacré à la description de France-Ville, que certains peuples (les Chinois notamment) n'y sont pas les bienvenus. Comme toujours chez Jules Verne, la vision anticipatrice et généreuse n'exclut pas l'allégeance à des préjugés racistes, caractéristiques de son temps ...
- 27) *Id.*, V, p. 65.
- 28) *Ibid.*
- 29) *Ibid.*, p. 65.
- 30) *Ibid.*, p. 69.
- 31) *Ibid.*, p. 82.
- 32) *Id.*, VIII, p. 116.
- 33) *Ibid.*, p. 128.
- 34) *Ibid.*, p. 124.
- 35) *Ibid.*
- 36) Hugo, *Le Rhin, Conclusion*, XVII, p. 429.

十九世紀のフランスにおけるドイツのイメージについて

— ユゴーのドイツかヴェルヌのドイツか —

デイデイエ・シッシェ

ドイツが本格的にフランスの知識人の関心を引くようになったのは、19世紀のはじめである。18世紀のフランス人は、自国の文化と言語の優越性について、何の疑いも持たなかった。

19世紀に入ってから、状況は変わる。

そのきっかけの一つは、ナポレオン時代のドイツ遠征である。これはフランス人が当時のドイツと接触する重要な政治的事件となった。

もう一つ、知識人レベルでは、1810—1813年にスタール夫人の『ドイツについて』という書物が出版された。この作品が、フランス知識人のドイツ観を変えて行く。

スタール夫人のドイツ観は単純であるが、積極的にドイツ文化を評価するもので、彼女のドイツ観は19世紀の後半まで、影響を持つことになる。長い間無視されてきたドイツは、やっとフランス人の関心を引くようになる。

ここで、はっきりさせておく必要があるのが「ドイツ」という言葉の意味である。フランス人が「ドイツ」という時は、ラインランド～つまり現在のドイツの西部のライン川地域をさすか、東部のプロシアをさすかのどちらかなのだ。

19世紀の前半は、文学上ではロマン主義の時代である。フランスの新世代の知識人や作家たちは、ヨーロッパの他の国々に関心をもち、他の国々から深い影響を受ける。政治的に対立があっても、それを乗り越えようとする態度が支配的であった。当時ドイツと言えば、ラインランドのことである。

その例として、「1840年危機」と呼ばれる事件がある。フランスはトルコ帝国と対立するエジプトの味方であったが、他のヨーロッパ諸国（特にプロシア）はトルコを支持していた。これがきっかけとなり、全ヨーロッパを巻きこむ戦争勃発の危機が起きる。結局、戦争は回避されたが、これによって、大変大きな問題が持ち上がる。「ライン川」の問題である。フランス革命とナポレオンの影響で、当時のフランス人は「フランスとドイツの自然国境はライン川だ」と考え、一方、ドイツ人はライン川は当然ドイツに属すると考えていた。

ライン川問題は大変激しい論争を生んだ。ドイツのベッカーという詩人は『ライン・リード』という歌を書き、熱烈な国家主義作家の代表となった。

これを受けて、フランスロマン派詩人たちも「返歌」を作っている。

ミュッセの皮肉的な返歌を除けば、ベッカーに対して、二人の文豪が歌を返している。二人とも、ドイツの国家主義をあまり警戒せず、大変平和的な態度をとっている。

一人は、ラマルティーヌである。彼はロマン派詩人の古参として高く評価され、政治的にも活躍し、1841年に『平和のマルセイエーズ』という詩を書き、世界平和を訴える。

ラマルティーヌの言葉を借りれば、フランスの知性が明確な理性に基づいているのに対して、ドイツのそれは直感に培われている。従来から言われてきたように、フランス人がドイツ人より優れているわけではなく、考え方が違うだけなのだ。

このドイツ観はフランスロマン主義の最高峰とも呼べるヴィクトール・ユゴーにも共通している。1840年に出版された『ライン川』の前書きで、ユゴーは平和と和解を謳い、ヨーロッパ建設という理想を掲げる。

興味深いことに、ドイツロマン主義では国家主義思想が支配的であったのに対して、フランスロマン主義は普遍的で平和的な理想を掲げて、ドイツ国家主義の脅威に対しては警戒心がなかった。

ユゴーもラマルティーヌもドイツ語は分からない。彼らにとってはライン川地域は詩的ロマンあふれる伝説と幻想の国だったわけである。

以上が19世紀半ば以降までのロマン主義時代のドイツ観であるが、地理的にもラインランドが主な対象で、かなり観念的で表面的である。

第三共和制の時代になり、1870年戦争で、「プロシア」に負けたフランスは、アルザス・ロレーヌ地方を失い、精神的に大きなトラウマを受ける。一方、プロシアはフランスに勝った勢いでドイツ統一を実現していく。これでフランスにおけるドイツのイメージも激変する。もはや、ドイツはラインランドのロマンあふれる国ではなくなり、「プロシア」という新興勢力の国になったのである。

フランス文学界でも、国家主義や愛国主義が台頭する。当時の教科書などからは、アルザス・ロレーヌ奪回をひそかに願うフランス人の気持ちが読み取れる。またフランスとドイツの間の国籍を巡る決定的な違いも間接的に示されている。ドイツにとって国籍は民族の血が決めるものであるのに対し、フランスにとっては国籍は個人の意志と努力で得るものであった。

教育的な文学には、かなりオープンにドイツ嫌いを表しているものもある。『十五少年漂流記』『海底二万里』など科学と世界に児童の目を広げるシリーズで知られる、ジュール・ヴェルヌの作品である。

1870年の戦争以降、ヴェルヌの作品に登場するドイツ人は必ず悪役で、ドイツは帝国主義につきうごかされた狂った科学者の国として描かれる。

このドイツ観のもっとも代表的な作品は、『ベガンの五億フラン』、邦題が『インド王妃の遺産』という作品である。フランス人科学者とプロシア人科学者がインド王妃から莫大な遺産を受け取り、そろって、アメリカのオレゴン州に理想郷を建設する。フランス人は「フランスヴィル」という民主的で開かれた独立都市を作る。一方、ドイツ人は「シュタルシュタット（鋼鉄の都市）」という産業都市を作り、新兵器として毒ガスミサイルを搭載したロケ

ットを製造する。彼の目的は「フランスヴィル」を破壊し、世界をゲルマン民族支配下に置き、他の「下等」な民族は抹殺するということだった。

ヴェルヌはヒットラーが現れる50年以上も前に、実に予言に富んだ作品を書いていた訳だ。

このように、19世紀のフランスでは、「詩的ロマンあふれるラインランド」という善きイメージに加えて、「好戦的な帝国主義国プロシア」という相反するイメージが現れ、以後この二つの要素が共存していく。

1870年以降はフランスとドイツの仲が険悪になり、第一次世界大戦、第二次世界大戦に至るまでは、当然プロシア的な「悪しき」ドイツというイメージのほうが支配的だったとは言え、アポリネールはライン川の詩を作り、ロマン・ロランはベートーヴェンを讃え、幻想的なロマンの国ラインランドのイメージを維持している。戦禍にあっても、フランス人の心の中では「ラインランド」への憧れが生き続けたのである。

それ故、第二次世界大戦後の東西ドイツの分割はフランス人にとっては当然のことに思えた。善きラインランドは西ドイツと重なり、悪しきプロシアは東ドイツと重なったからである。

その後、ドゴール大統領とアデナワー西ドイツ首相が「エリゼ条約」に調印し、これがその後のヨーロッパ建設の礎石となる。フランス人にとって、これは、フランスとラインランドとの和解だったのである。その後の仏独間の関係は好調で、ヨーロッパ連合における牽引役を担っていることは周知の事実である。